LA MUSIQUE MÉCANIQUE A NICE



PIANOS MÉCANIQUES, AUTOMATES ET ORCHESTRIONS

Par Michel NALLINO



Piano à décor « Jazz-Band », manufacture Nallino, vers 1925.

La musique mécanique à Nice

Michel NALLINO

À Joseph, Armand et Gaspard.

Introduction

Du début du XIX[e] siècle jusqu'à la seconde moitié du XX[e], la musique mécanique a tenu une place primordiale dans la musique populaire. On la trouvait dans la rue, avec les musiciens ambulants ; dans les foires, où les orgues de manège (Gasparini, Gavioli, Limonaire, Mortier…) conviaient les chalands vers les attractions ; dans les églises, où elle accompagnait les chants religieux ; et même dans les maisons closes, où elle faisait patienter le client…



Piano de rue Cuconato, à Turin.


Joueuse d'orgue de Barbarie, vers 1900.



Orgue de manège Gasparini.



Orgue à cylindres de l'église de Villars-sur-Var, manœuvré par le père Joseph Nallino. Cet orgue est classé monument national.

Mais c'est surtout dans les bars, les bals et salles de danse que les instruments de musique mécanique ont eu le plus grand succès populaire, déclenchant l'enthousiasme, dotés d'un pouvoir d'attraction qui restera intact jusqu'à la fin des années 1950 : « *[À Saint-Tropez*

chez Palmyre] les soirs de piano mécanique, on s'y écrase autant qu'on s'écrase au métro Concorde aux heures de sortie des bureaux[1] ».

Dans ces types de locaux, la location de ces instruments est généralement de règle. Elle est rentable pour le loueur, qui encaisse le loyer, mais aussi pour le bar, le bal ou la salle de danse, qui rembourse son loyer par les pièces que mettent les clients dans l'instrument et qui voit sa clientèle augmenter, attirée par l'instrument.

Je suis l'Accordéo-Boy !...

Je joue sur un VÉRITABLE ACCORDÉON de première marque, les airs de danse les plus en vogue et les fantaisies ou sélections d'opéras les plus réputées.

A toute heure, je suis à votre disposition.

Tambour, grosse-caisse et cymbale obéissent à mes pieds.

Entre mes bras, l'accordéon suit le rythme de l'air ; mes yeux, mes cils, ma bouche remuent ; tout en moi donne l'impression de la vie.

Richement costumé, confortablement assis sur un siège élégamment garni, je suis une réelle attraction d'une présentation nouvelle et sans concurrence.

Appuyez sur un bouton et instantanément je joue gratuitement.

Mais, si vous voulez, chaque air se paye et, je rapporte plus que je ne vous coûte.

Achetez-moi, vous ne le regretterez pas.

En peu de temps, je vous aurai remboursé.

J'attirerai une clientèle nouvelle à votre Etablissement et je saurai l'y retenir, car tous les mois, je crée des airs nouveaux ; je suis à l'affût des derniers succès, et, chez moi l'attrait de la nouveauté est constant.

Mon sourire et mon orchestre sont à vos ordres.

Préparez ma place peu encombrante assurément, et j'accours.

Votre ACCORDÉO-BOY.

P. S. — Au préalable un mot, ou un coup de téléphone à mes managers :

Etabl[ts] "NOVA", 26, rue Pertinax, NICE

TÉLÉPHONE : 896-03 R. C. NICE 37906

Publicité Nova pour l'Accordéo-Boy.

Comme on va le voir, Nice a joué un grand rôle dans cette période reine de la musique mécanique.

En effet, de 1872 à la veille de la seconde guerre mondiale, six manufactures d'instruments de musique mécanique ont existé à Nice : Nallino, Amelotti, Tadini, Jules Piano, Foray-Storace et Oreste.

Comme pour la plupart des autres manufactures, savoyardes, marseillaises, alsaciennes ou parisiennes, la crise économique de 1936 a mis fin à leur activité de fabrication. Dans l'intervalle, ce sont plusieurs milliers d'instruments automatiques, de type pianos ou accordéons, qui ont été fabriqués à Nice, et diffusés dans la France entière ainsi que dans plusieurs pays européens.

Certes, il n'est pas toujours possible de reconnaître[2], de prime abord, un instrument mécanique niçois : la pratique commerciale de l'époque admet que le revendeur ajoute, voire substitue sa marque à celle de la manufacture.

C'est ainsi que l'on retrouve des pianos automatiques Nallino sous les marques « Buisson Rond » à Chambéry, ou « Sorepel Pollet » à Roubaix ; des instruments Foray-Storace sous les noms « A. Sainte-Cécile » à Valence, « Berlioz » à Annecy, « Vuarin » au Puy ou « A. Racca » à Gaillard ; des pianos Amelotti sous les appellations de « Victor

Berlioz » à Annecy, « J. Albert » à Grenoble, « Automatic Piano », « Cadet Piano Nilmelior », etc.[3] ; sous la marque « Pneuma Accordéon Jazz » se cachent des automates, les « Accordéo-Boys » fabriqués par Gastaud et Raibaut, successeurs de la Veuve Amelotti, pour J. Bodson à Paris. Les orchestrions Oreste, enfin, sont connus sous leur marque et sous celle de Louis Cecovi, à Clermont-Ferrand[4].

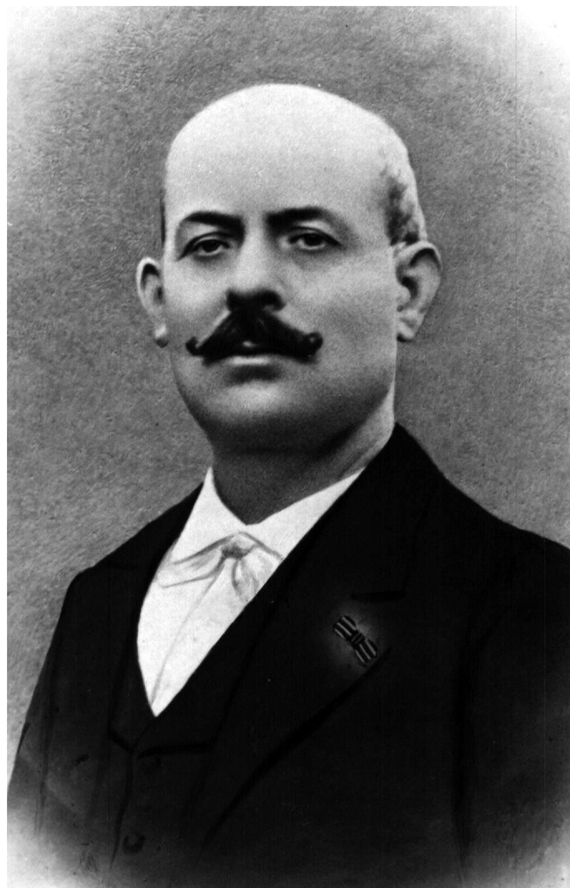
Par leur rayonnement, ces manufactures contribuèrent à faire de Nice l'un des plus grands centres français de fabrication d'instruments mécaniques. Elles faisaient appel à des sous-traitants locaux comme la fonderie Giordan, les forges Perron et Poligne. Leur réputation attira à Nice des revendeurs, des importateurs, des distributeurs… À travers leur histoire, c'est tout un pan de l'activité économique niçoise, en particulier dans les quartiers de Riquier, de Bonaparte et de La Madeleine, qui est ici révélé.

1. La Manufacture de pianos automatiques Nallino

Le rattachement de Nice à la France, en 1860, marqua le début de son essor économique. La liste est longue des travaux faits à Nice par le gouvernement de Napoléon III, ce qui fit dire que la France y fit plus d'investissements en dix ans que la Savoie en cinq siècles ! L'arrivée du train à Nice, la réalisation de la promenade des Anglais, l'embellissement de la ville neuve allaient attirer de nombreux et riches touristes à Nice, qui devint très vite un pôle d'attraction pour de nombreux immigrants italiens, en particuliers piémontais[5].

C'est dans ce contexte que s'inscrit la création à Nice, en 1872, par Joseph Nallino[6], d'une manufacture de pianos automatiques[7].

Joseph Nallino, le fondateur



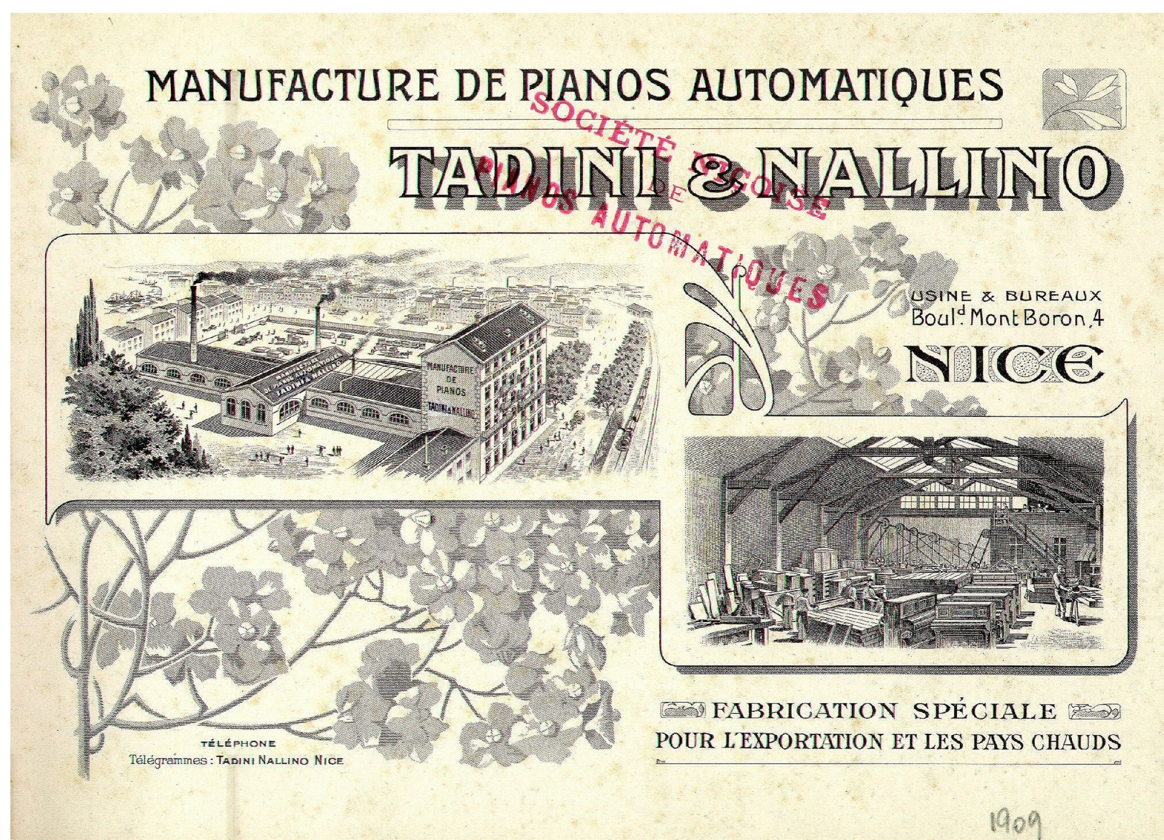
Joseph Nallino.

Joseph Nallino est né à Cuneo (Piémont), le 14 septembre 1848. Fils d'un couple marié tardivement, tous deux veufs d'un premier lit, il eut deux sœurs, Anna et Lucia, et un frère, Florent. Joseph immigre donc à Nice, avec toute sa famille, en 1860, à l'époque du rattachement. En 1866, lors de son recensement[8], il est de profession *calzificio* (fabricant de bas et chaussettes), comme son père. Vers 1868 il quitte la France pour accomplir son service militaire en Italie[9]. C'est à cette époque qu'il apprendra le métier de facteur de pianos mécaniques.

En 1872, de retour en France, il fonde une manufacture de pianos automatiques, au 6 de la rue Bonaparte[10]. C'est sans doute auprès de la communauté italienne à Nice qu'il trouva à emprunter de quoi démarrer son activité : ceux qui étaient déjà installés n'hésitaient pas à prêter aux nouveaux arrivants[11]. Il se marie en 1873 avec Catherine Paolino, elle-même fille d'immigrants, et sera naturalisé en 1894.

Le local du 6 rue Bonaparte, qui employa jusqu'à une vingtaine d'ouvriers, devient rapidement trop petit. Joseph s'installe alors au 36 de la même rue, puis crée une nouvelle manufacture, en 1908, dans le quartier de Riquier, au 4 boulevard du Mont-Boron[12], le local du 36 rue Bonaparte servant alors de magasin de vente. Au plus fort de son activité, cette manufacture produira une cinquantaine de pianos par mois et emploiera un nombre équivalent d'ouvriers. C'est l'ensemble du piano, mécanisme, cylindre, table d'harmonie et meuble qui y est fabriqué, avec un appel à la sous-traitance locale pour certaines parties (les forges Perron et Poligne, rue de la Gendarmerie, pour le moteur à ressort ; la fonderie de Joseph Giordan, beau-frère de Joseph Nallino, au bas de la Grande Corniche, pour les pièces en fonte).

En 1909, Joseph dépose un brevet[13] pour l'invention d'un « piano mandoline automatique s'adaptant sur tout piano automatique à cordes ». La même année, il est associé à Émile Tadini[14]. Il reste de cette association, de courte durée, le seul catalogue connu de la manufacture, avec une vue d'artiste qui donne une idée de ce bâtiment, d'environ 30 m de façade et 40 m de profondeur.



La manufacture Tadini et Nallino en 1909.

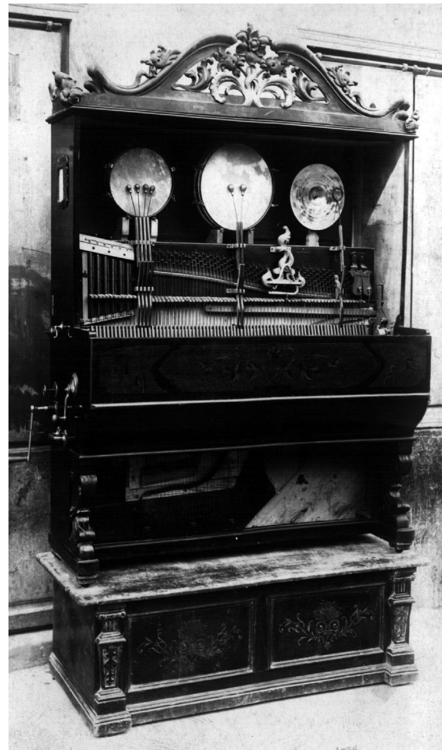
Les pianos automatiques

Les pianos mécaniques sont apparus au milieu du XIXe siècle, en Piémont. Les premiers modèles de Joseph Nallino seront semblables aux modèles piémontais : de petite taille, avec un faible nombre de marteaux, ce sont des pianos de rue destinés à accompagner les chanteurs et musiciens ambulants, au même titre que les petits orgues de barbarie[15].



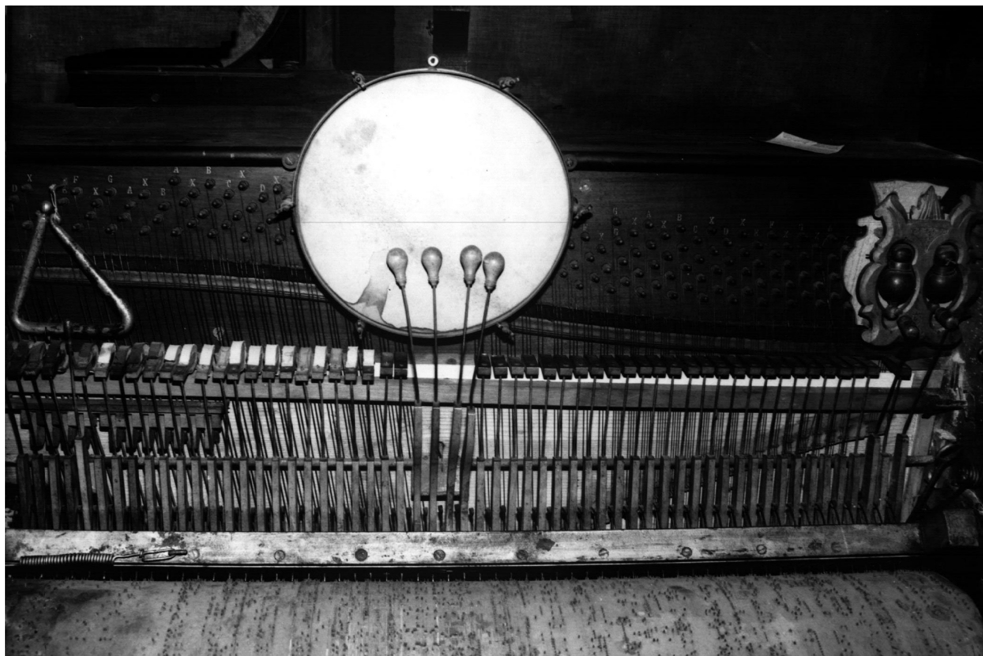
L'un des premiers modèles de Joseph Nallino, piano mécanique à entraînement direct par manivelle, avant 1880.

Joseph, cependant, apportera très tôt d'importantes innovations qui transformeront l'instrument de rue en véritable orchestre : l'augmentation du nombre de marteaux, qui pourra atteindre jusqu'à 80, et l'ajout de percussions (cymbales, caisses claires, tambourins à sonnailles, clochettes, castagnettes, triangle, grelots, etc.), lui donneront une grande richesse musicale[16] et le transformeront en instrument de bal, très en vogue dans les cafés et guinguettes. Le remplacement de l'entraînement à manivelle par un moteur à ressort transforme le piano « mécanique » en piano « automatique »[17].

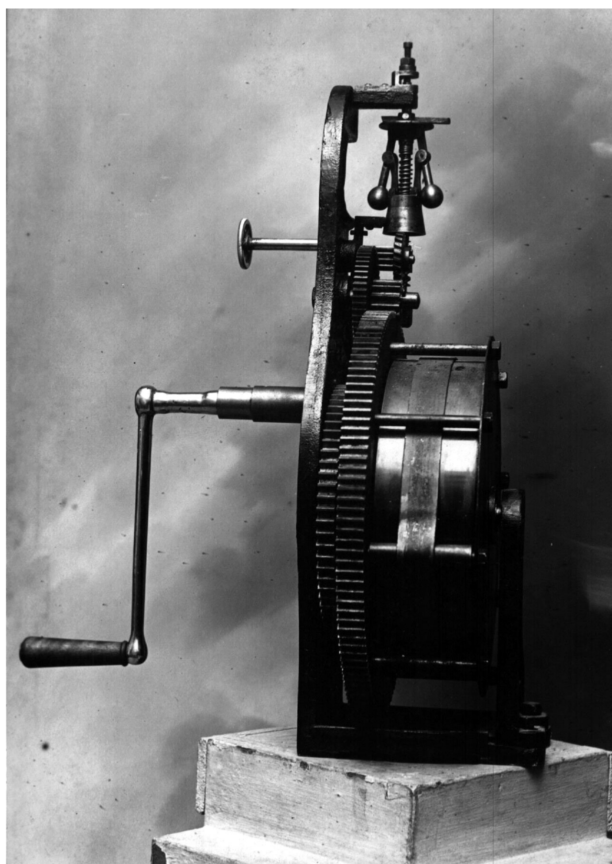
Piano automatique Joseph Nallino, avec son socle, vers 1890 ; vues extérieure et intérieure.

Le principe des pianos automatiques ressemble fort à celui des boîtes à musique : un cylindre en bois clouté tourne sur lui-même, entraîné par un moteur à ressort spiral ; les clous décollent les marteaux des cordes, et une fois que le clou a échappé, un effet ressort rappelle le marteau et fait jouer la note. Une manivelle sert à remonter le ressort spiral, qui fait tourner le cylindre sur lui-même en 1 min et 15 s environ. Un air dure trois tours, soit environ 3 min et 45 s. Dix airs différents sont cloutés sur le cylindre, on peut choisir l'air que l'on désire entendre grâce à une petite manivelle qui provoque la translation du cylindre.



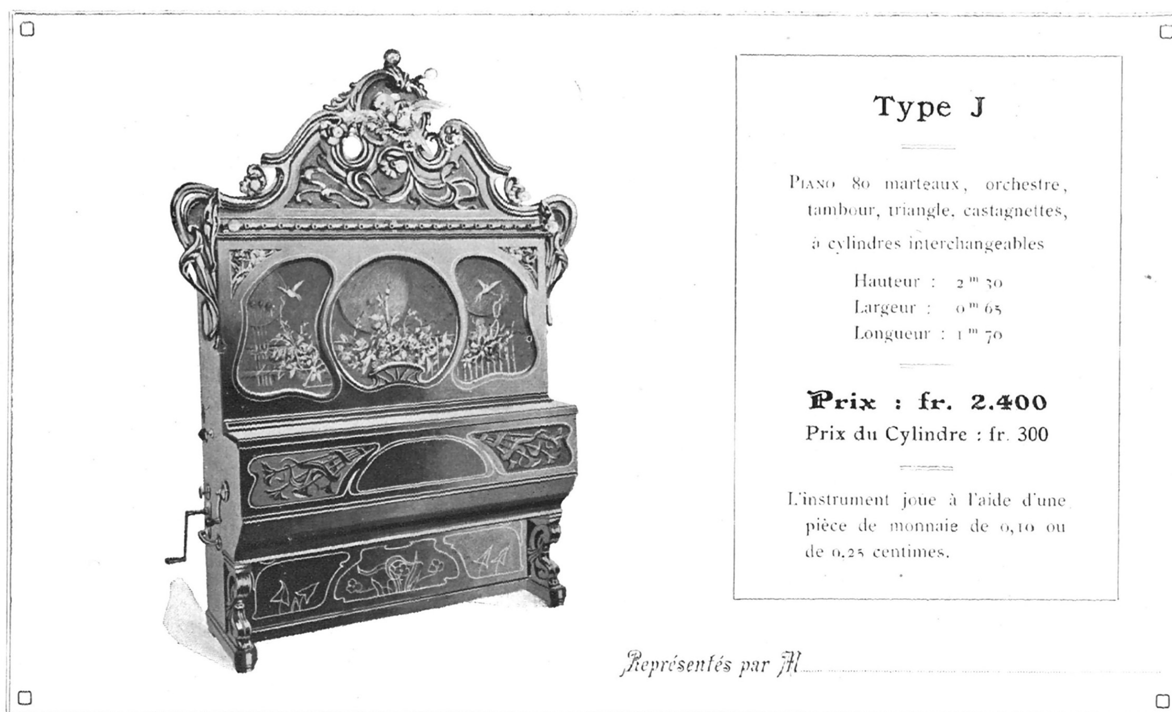
Vue intérieure d'un piano automatique, montrant le cylindre clouté, les marteaux, les cordes et les percussions.

Alfred Hart[18] a décrit l'opération du cloutage des cylindres :
« *Oui, Irma pointait pour le compte de Joseph Nallino, le mari de sa compagne de manufacture qui avait fondé à Nice une manufacture de pianos mécaniques située au début de la rue de Villefranche. Le travail d'Irma consistait, en respectant un guide en carton très précis enroulé sur un cylindre de bois[19], à enfoncer dans ce rouleau et à juste hauteur, à angle droit et au marteau, des pointes d'acier. Ces pointes, en tournant grâce à un procédé mécanique ajustant le cylindre dans le piano, faisaient fonctionner de petits marteaux qui, à leur tour, frappaient des cordes et produisaient des notes composant des airs à danser. Il suffisait d'introduire une pièce de monnaie dans l'appareil pour mettre en branle tout le système, après avoir choisi l'air de musique parmi la dizaine qu'offrait l'instrument… Elle utilisait deux sortes de pointes : à tête carrée, elles étaient destinées à maintenir un peu la note, à tête ronde elles produisaient un son plus bref, à échappement plus rapide. Plusieurs milliers par cylindre, clouées ainsi, chacune à sa place, bien identifiée par l'ouvrier marqueur qui reproduisait, note par note, l'air choisi dans le répertoire à la mode* ».



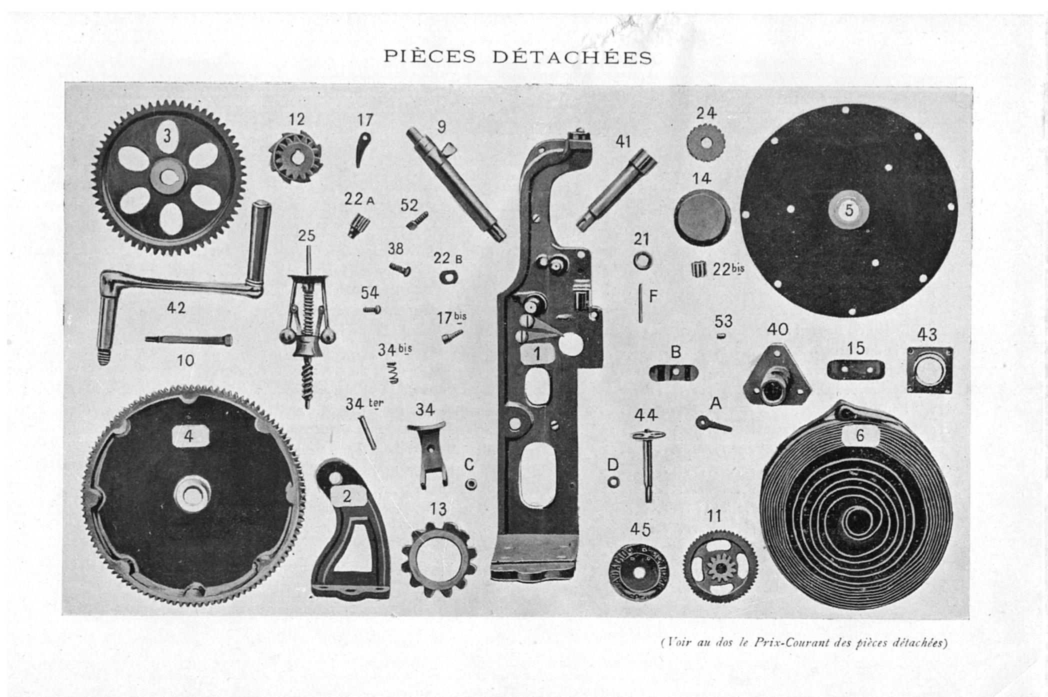
Moteur à ressort spiral, avec sa manivelle et son régulateur de vitesse à boules.

Le catalogue de 1909 nous renseigne sur les modèles disponibles : la gamme va du « type A », 46 marteaux, 1,85 × 0,65 × 1,06 m (hauteur x profondeur x largeur), qui coûte 1 300 F, jusqu'au « type J », 80 marteaux, 2,30 × 0,65 × 1,70 m, qui coûte 2 400 F[20] et est recommandé pour de grandes salles.



Piano automatique « Type J », catalogue Tadini et Nallino, 1909.

La production est vendue essentiellement dans le Nord de la France et en Allemagne, pour une faible part localement ; un stock important est exploité pour la location dans les bals et les guinguettes de Nice et des environs. Le catalogue nous renseigne aussi sur le prix des pièces de rechange (à noter que le ressort est vendu au poids). Un effort de standardisation permet d'avoir les mêmes pièces pour toute la gamme.



TARIF

Nos				Nos			
1	Grand bâti	fr.	26.50	25	Régulateur complet	fr.	35 »
2	Petit bâti	»	2.90	34	Frein	»	2.50
3	Roue de Montagne	»	4 »	34bis	Ressort du frein	»	0.10
4	Barillet	»	10 »	34ter	Essieu du ressort	»	0.15
5	Plateau de Récepteur	»	4 »	38	Vis d'attache du bâti	»	0.15
6	Ressort ... le kilog	»	2.10	40	Récepteur de la manivelle	»	5 »
9	Essieu du Ressort	»	3.50	41	Levier de la manivelle	»	4 »
10	Vis du Barillet	»	0.30	42	Manivelle	»	6 »
11	Pignon denté	»	8 »	43	Plaque d'appui	»	1.50
12	Rochet	»	2 »	44	Presseur du régulateur	»	3.25
13	Roue d'arrêt	»	2.50	45	Plaque adadio	»	1.25
14	Galet de la roue d'arrêt	»	1.50	A	Tige d'arrêt du régulateur	»	1.25
15	Ressort du Galet	»	0.25	B	Ressort de la tige d'arrêt	»	0.10
17	Cliquet d'arrêt	»	0.30	C	Bronzerie du régulateur	»	1 »
17bis	Vis du Cliquet	»	0.20	D	Rondelle	»	0.05
21	Rondelle cuivre pour pièce N° 11	»	0.30	52	Vis de l'essieu du ressort	»	0.20
22a	Roue d'engrenage	»	1 »	F	Goupille du frein	»	0.05
22b	Écrou de la Roue d'engrenage	»	0.20	53	Vis du rochet	»	0.05
22bis	Petite roue d'engrenage	»	0.80	54	Vis du récepteur de la manivelle	»	0.15
24	Roue bronze hélicoïdale	»	4 »				

Liste des pièces détachées et leurs prix en 1909.

La musique

Les pianos automatiques jouent dix airs, choisis au goût du client. Il s'agit le plus souvent de danses (polka, valse, fox-trot, mazurka, tango, one-step, charleston…) qui évolueront au fil des modes.

Les airs ont pour auteurs des compositeurs célèbres tels que Strauss, pour ses valses (une valse commence toujours le programme), mais aussi Vincent Scotto, Maurice Yvain, José Padilla. D'autres furent connus en leur temps, Ferdinand L. Benech, E. Chevalier. On trouve aussi des arrangeurs de chansons connues comme Demartini, Pierre-Pierre[21], G. Akiba, Grandino, Loviguy, Francy, Senti, Loup, Janvry, Boutayre… Enfin, certains airs n'étaient que gravés sur cylindre et n'ont jamais fait l'objet de l'écriture d'une partition, tels ceux de Raymond Gramaglia, d'Émile Tadini ou d'Armand Nallino (Valse du midi, 1922).

On qualifie souvent la musique des pianos automatiques de « criarde ». Ceci appelle quelques commentaires.

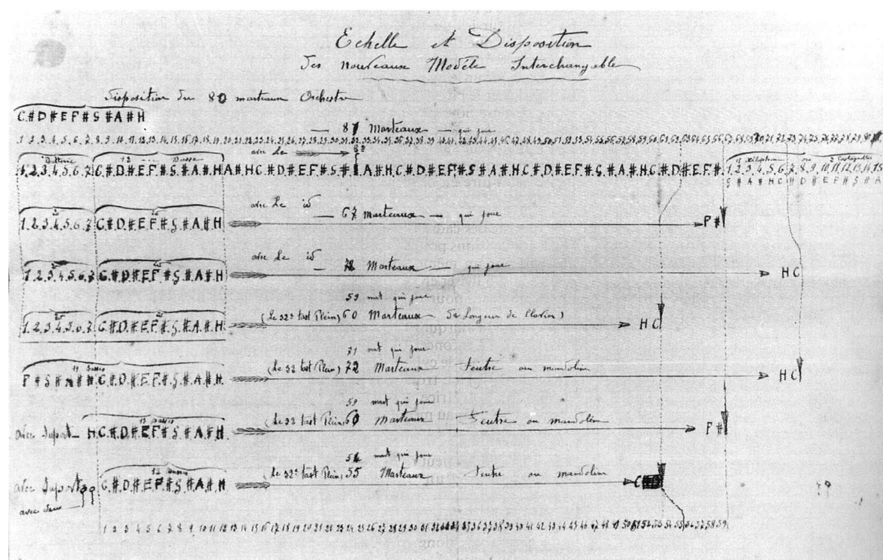
Notons tout d'abord que les instruments que l'on peut entendre en 2019 sont des « ancêtres », dont l'âge peut dépasser 140 ans ! Et le temps ne les épargne pas : sommiers décollés, cylindres fendus, chevilles flottant dans leur cadre, mécanisme usé, ressort cassé, telles sont ses œuvres… Pour retrouver leur sonorité d'origine, il faut avoir recours à une coûteuse et délicate restauration. Or, beaucoup de collectionneurs préfèrent acquérir de nouveaux instruments plutôt que d'entretenir leur collection, et se contentent de pianos automatiques qui « font du bruit », quand ils ne s'abstiennent pas de les faire jouer, pour ne pas les user…

Une deuxième explication est plus technique : afin de trouver un juste équilibre entre les notes graves, les notes aiguës et les percussions, les gammes ne sont pas complètes (voir l'*Échelle et disposition des nouveaux modèles interchangeables*, en vigueur chez les Nallino).

L'adaptation au piano automatique d'un air connu est donc un compromis, d'autant plus délicat que le piano est de petite taille, avec un faible nombre de marteaux. Pour contourner cette difficulté, les constructeurs auront souvent recours à l'emploi d'airs écrits spécialement pour leurs instruments, tirant au mieux profit des notes disponibles[22].

Enfin, les pianos automatiques comportent, conformément au goût d'alors, deux types de marteaux : des marteaux recouverts de feutre, au son plus doux, plus mélodieux ; des marteaux en bois seul, sans feutre, dont la frappe, plus métallique, évoque la mandoline et donne à l'instrument une sonorité typique de bastringue.

Programme « Nallino Père & Fils ».



Échelle et Disposition des nouveaux Modèles Interchangeables (manufacture Nallino).

Le meuble et son ornementation

Comme le choix des airs, le style et la décoration du meuble sont entièrement faits au goût du client et suivront donc les modes. Orné d'un fronton sculpté, rehaussé de pyrogravures, de dorures, de panneaux peints (casino de la jetée-promenade, décors champêtres ou maritimes, groupes de jazzmen noirs, etc.), le meuble est un élément décisif de vente.

Un sommet est atteint avec des décorations de style « Art Nouveau », lors du grand engouement pour l'École de Nancy et le « style nouille ». Les pianos sont vendus, à partir de 1911, sous la marque « PIANO NICÆA », déposée par la famille Nallino.

PIANO AUTOMATIQUE
A CYLINDRES
PIANO NICÆA
MARQUE DÉPOSÉE
66 MARTEAUX (Orchestre)
INTERCHANGEABLES
MARCHANT AU MOYEN D'UNE PIÈCE DE MONNAIE
TRÈS BELLE PRÉSENTATION
EFFET GRANDIOSE
INSTRUMENT DE LUXE
TAMBOUR
GROSSE CAISSE
TRIANGLE
CYMBALES
Hauteur sans fronton : 1m62
Largeur : 1m36
Profondeur : 0m65
10 AIRS AU CHOIX DU CLIENT
POLKAS, MAZURKAS, SCOTTISHS
VALSES, QUADRILLES, OPÉRAS
Meuble de luxe richement verni noyer, palissandre ou acajou. D'un fini irréprochable.
Spécial pour Grandes Salles de Réunion.

Publicité « Piano Nicæa ».



Piano à décor « Art Nouveau ».

L’adoption, à partir de 1925, de formes « droites », plus faciles à fabriquer, avec des décors moins riches et des panneaux peints empreints de mièvrerie, marquera une certaine décadence stylistique, reflet des goûts de l’époque. Enfin, certains instruments intégreront des automates, comme le « Moulin de la Gaieté ».



Piano « Moulin de la Gaieté ».



Piano « Nally Vox », Nallino Frères, style tardif vers 1925.

La guerre de 1914 et l'entre-deux-guerres

Une fois l'association avec Tadini terminée, la manufacture Nallino prend pendant quelque temps le nom de « Société Niçoise de Pianos Automatiques ». Son activité est interrompue par la première guerre mondiale et la mobilisation générale[23]. Pendant la guerre, l'usine est réquisitionnée pour le logement de la troupe. C'est un triste spectacle qui attend Joseph lorsqu'on lui restitue l'usine : machines cassées, outillages détruits, stocks de précieux bois de placage partis en fumée… En l'absence de dédommagement des dégâts subis, l'usine ne rouvrira ses portes qu'avec difficulté.

L'essentiel de l'activité est alors transféré au 36 rue Bonaparte, où Joseph s'associe avec cinq[24] de ses fils, Charles, Étienne, Joseph, Jean et Armand. La fabrication de pianos neufs, à proprement parler, n'existe plus. Seuls, quelques dizaines de pianos automatiques seront encore assemblés au 36 rue Bonaparte, à partir d'éléments stockés avant-guerre. Les réparations, les transformations (changements de cylindre, de meuble, remplacement des moteurs à ressort par des moteurs électriques 110 V) et l'entretien du parc locatif constitueront l'essentiel des activités techniques.



Les Nallino devant leur magasin, 36 rue Bonaparte, en 1921.

Charles dépose encore un brevet[25], le 6 juin 1923, concernant un « Dispositif de commande des marteaux frappant les instruments d’orchestre des pianos automatiques ». Cette invention est liée à la mise au point d’un nouveau modèle, à très forte sonorité, par son mécanisme inversé (sommier vers l’avant) et ses percussions sur le dessus du piano. Le résultat obtenu est à la hauteur des espérances, mais un seul exemplaire sera construit[26].



Piano automatique à mécanisme inversé, 1923.

Joseph décède en 1923. Ses cinq fils assurent la relève et créent, en 1924, la société « Nallino Frères ». En 1927, Étienne et Jean[27] se retirent et cèdent leurs parts à leurs frères. C'est aussi l'époque du démantèlement de l'usine au boulevard du Mont-Boron et de son partage en appartements entre les hoirs Nallino.

La société « Nallino Frères » exercera son activité jusqu'en 1937, date à laquelle Armand rachète les parts de Charles et Joseph et reste seul maître à bord. Son fils, Gaspard, travaille alors avec lui.



Le magasin du 36 rue Bonaparte, en janvier 1937. À gauche, Armand et Gaspard. L'instrument à droite est un orchestrion pneumatique Oreste.

Dans les années trente, la location des « Accordéo-Jazz » et « Accordéo-Boy », fabriqués à Nice, boulevard de la Madeleine, par les établissements Gastaud et Raibaut sous la marque « Veuve Amelotti », s'ajoute à celle des pianos automatiques. Le clown Grock[28] commande alors un Accordéo-Boy à son effigie. La tête de l'automate a été commandée au Musée Grévin[29] et la décoration et la personnalisation faites au 36 rue Bonaparte *[Gaspard recherchera pendant longtemps cette pièce unique ! Sa trace se perd quelque part en Europe de l'Est de l'après-guerre ; Cet Accordéo-Boy Grock est aujourd'hui démantelé. Il n'en reste que la tête, dans une collection privée]*. Enfin, c'est en 1939 qu'Armand assemble le dernier piano automatique Nallino, assisté d'Émile Tadini.



Tête de l'automate à l'effigie de Grock.



Accordéo-Boy à l'effigie de Grock.

Les Nallino collaborent aussi avec Jules Piano, autre facteur niçois de pianos automatiques, à qui ils achètent des pianos pour la location. Juste avant la seconde guerre mondiale, Armand met en location des jeux (Aéro-Golf, machines à lots, etc.), là encore fabriqués par Gastaud et Raibaut. La seconde guerre mondiale viendra mettre fin à ce début de reconversion.

La chute…

La seconde guerre mondiale met un terme à la location des pianos automatiques, des Accordéo-Jazz et des jeux de cafés : toutes les activités de type bals, fêtes, musique en public sont rapidement interdites. Faute de place pour les stocker, les instruments restent sur place, chez leurs anciens locataires. Le magasin rue Bonaparte reste fermé pendant de longues années. Pour subvenir à ses besoins, Armand s'associe avec un menuisier et un cordonnier et se lance dans la semelle de chaussure en bois de peuplier[30] ! L'adjonction d'un ressort en corde à piano, dans une fente latérale de la semelle, assure un bon rappel et une démarche souple.

Après la guerre, on découvre de nombreux pianos qui ont été détruits par actions militaires, dans les cafés et dancings où ils se trouvaient. Gaspard fait obtenir des dommages à Armand pour la perte de son stock. L'activité redémarre doucement, et en 1948 il faut se rendre à l'évidence, le commerce de la rue Bonaparte n'est plus à même de faire vivre deux familles. Gaspard quitte donc son père.

Les pianos automatiques se louent de moins en moins : avec l'apparition des juke-boxes, les locataires renvoient leurs pianos. Armand ne sait qu'en faire, il n'a pas assez de place, la location de garde-meuble est trop onéreuse, et dans quel but ? Alors, pendant des années, Armand se chauffe au bois de pianos automatiques. Il les désosse rue Bonaparte, stocke les pièces, quelques cylindres et frontons, et en brûle environ quatre cents[31] !

C'est aussi l'époque où les cabanons fleurissent au bord de mer, entre Nice et Cap d'Ail : quand un copain lui demande un piano, Armand le lui donne volontiers pour s'en débarrasser ; combien de pianos automatiques ont ainsi passé une saison en plein air, à animer

quelques soirées dansantes, pour se retrouver vieux rossignols sans voix, sommier fendu, placages décollés, aux premières pluies de septembre…

Le commerce de la rue Bonaparte change donc d'objet : Armand y vendra désormais des pianos droits ou à queue, neufs ou d'occasion, et fera des accords de pianos en clientèle. Les pianos automatiques sont bien oubliés.

… Et la renaissance

En 1965 Armand se retire (il a 67 ans). Gaspard lui succède. À partir du début des années 70, la musique mécanique devient objet de collection. De grands collectionneurs se passionnent pour ces instruments et créent de véritables musées privés : Marc Fournier, à Vienne[32], se spécialise dans les orgues de barbarie, les orgues de manèges (Limonaire, Gavioli, Mortier) et les Accordéo-Boys ; les Frères Anezo, à Aix-En-Provence, rassemblent boîtes à musiques, pianos automatiques, pianolas[33], Accordéo-Jazz et Accordéo-Boys.

Le magasin du 36 rue Bonaparte devient alors le point de passage obligé pour ceux qui désirent redonner vie à leurs pianos automatiques : Armand dispose d'un important stock de pièces, des outillages nécessaires et de l'expérience d'une vie de facteur de pianos. Bien qu'officiellement retiré, il réalise de véritables reconstructions, au grand étonnement des heureux propriétaires qui découvrent alors la véritable sonorité de leur instrument.

Son dernier exploit, à 82 ans, sera de transformer un des pianos automatiques d'Hélène Barale[34] en recloutant le cylindre pour remplacer une vieille chanson démodée par « Nissa La Bella[35] ».

En 1987, peu avant que Gaspard ne se retire et ne tourne définitivement la page sur 115 ans d'histoire familiale, le Musée Savoisien de Chambéry, qui avait acquis la ferme Champlong et sa collection d'instruments de musique mécaniques, dont de nombreux pianos automatiques, eut vent de la fermeture proche. Un de ses conservateurs fut dépêché pour recueillir, de la bouche d'Armand et de Gaspard, l'histoire de la manufacture Nallino. L'ensemble des archives familiales, outils, pièces détachées, photos, etc. fut cédé au Musée Savoisien : la mémoire des pianos automatiques de Nice rejoignit ainsi celle des pianos automatiques de Savoie et de ses manufactures (Buisson-Rond, Désiré Jorio).

Une exposition eut lieu en 1988, le catalogue en était dédié à Armand Nallino, alors le dernier facteur de pianos automatiques en vie, ultime témoin de cette époque révolue.

2. La manufacture Amelotti

Dans les annuaires professionnels de Nice, Charles Amelotti apparaît, de 1893 à 1900, comme « accordeur de pianos, constructeur de pianos mécaniques et réparateur d'orgues ». Mais c'est après son décès, à partir de 1900, que sa manufacture deviendra célèbre sous la direction de sa veuve.



Piano automatique construction « Veuve Amelotti », sous la marque « Automatic Piano ».

Rue Gioffredo tout d'abord, puis 3 – 5 chemin de la Madeleine à partir de 1910, dans une usine qu'elle y fait construire, sa veuve développe la production de pianos mécaniques avec beaucoup plus de résultats. Elle dépose, en 1910, la marque « Veuve Amelotti » auprès de l'Office National de la Propriété Industrielle. Elle se retire en 1913, ses successeurs, Robuschi, Gastaud et Compagnie perpétueront la marque.



Marque « Veuve Amelotti », sur un piano automatique du Musée Masséna, Nice.

La marque « Veuve Amelotti » connut une grande diffusion, à travers un important réseau de représentants « exclusifs », dans la France entière : Henri Perge, à Grenoble ; Collomb à Chambéry ; Victor Berlioz, à Annecy ; Albert, à Grenoble ; Zanelli, à Aix-les-Bains… C'est ainsi que l'on retrouve des pianos construits au boulevard de la Madeleine sous

de très nombreuses marques. Le piano automatique « Veuve Amelotti » le plus répandu fut un modèle 65 marteaux. Le plus fort de la production eut lieu entre 1910 et 1928.



Piano automatique construction « Veuve Amelotti », sous la marque « Piano Cadet Nilmélior ».

En 1926, Gastaud est associé à Raibaut ; ils ouvrent un magasin de vente 17 boulevard Gambetta et déposent la marque Polyvox. À partir de 1928, ils ajoutent à leurs activités la fabrication de pianos droits, de pianos « électriques » (un moteur électrique remplace le traditionnel moteur à ressort) et « d'orchestrions à papiers perforés pour grands établissements ».

L'introduction de mécanismes pneumatiques, dérivés de ceux des pianolas, apporte en effet une grande souplesse. Au lieu d'être limité aux dix airs cloutés de son cylindre, comme un piano automatique, un instrument pneumatique a un répertoire illimité : un air est aussi facile à changer qu'un simple rouleau de papier perforé.

Sous le nom de firme « EGER[36] » (Établissements Gastaud Et Raibaut), et toujours sous la marque « Veuve Amelotti », Gastaud et Raibaut vont construire deux types d'instruments, des Accordéo-Jazz, sous forme de meubles, et, entre 1930 et 1935, une très petite série (une vingtaine environ) d'automates, les Accordéo-Boys. Leur principe est le suivant : un rouleau perforé passe devant une flûte de Pan à dépression. Quand une perforation passe devant un des canaux de la flûte, l'air est envoyé à un véritable accordéon ou actionne des percussions (grosse caisse et cymbales).

Les accordéons sont italiens (Paolo Soprani, G. Giorgini, Scandalli) ; le mécanisme pneumatique et l'assemblage sont faits à l'usine de la Madeleine. Les instruments, mus par un compresseur électrique, ont une forte sonorité et peuvent « remplacer un orchestre d'accordéonistes ». Ils sont diffusés par un réseau de revendeurs / loueurs (Nallino, à Nice ; J. Bodson, à Paris ; Mario Beldi, à Lille) qui assurent le support technique auprès de la clientèle. Le fonctionnement des Accordéo-Boys est analogue à celui des Accordéo-Jazz, pour la partie

instrumentale. Ils sont de plus dotés d'un automate, joueur d'Accordéon et percussionniste. L'automate faisait semblant de jouer et bougeait sa tête, ses yeux, sourcils, lèvres, bras, mains, doigts et pieds.

La plupart des Accordéo-Boys furent diffusés par J. Bodson, à Paris. Outre le modèle « Veuve Amelotti », Bodson demanda à Gastaud et Raibaut une fabrication spéciale, un Accordéo-Boy à deux automates : un accordéoniste blanc identique à celui des Accordéo-Boys, et un percussionniste noir de petite taille, surnommé « Petit Nègre ». Le mécanisme « Veuve Amelotti » était en effet très sophistiqué : 3 niveaux sonores pour les accordéons ; animation pneumatique des doigts de l'automate, qui donnait l'impression de jouer réellement de l'accordéon, en suivant la musique. Mais ce mécanisme était sans doute trop cher : Bodson, qui représentait en France les orchestrions pneumatiques allemands « Pneuma » fournit alors le mécanisme Pneuma à Gastaud et Raibaut, qui l'utilisèrent pour la réalisation des Accordéo-Boys à deux automates[37].

Ces groupes de deux automates ne furent commercialisés que par Bodson, sous la marque « Pneuma Accordéon Jazz ». Gastaud et Raibaut ne les présentèrent jamais comme des modèles « Veuve Amelotti », et Bodson affirma toujours qu'il s'agissait de sa propre fabrication. Seules les 2 photos qui suivent, prises toutes deux dans les locaux du Boulevard de la Madeleine, apportent la preuve de l'origine commune de ces instruments.

Outre l'exemplaire unique à l'effigie de Grock, on a longtemps discuté de l'identité des deux personnages qui inspirèrent les automates ; Alain Vian[38] pense qu'il s'agit de Fredo Gardoni, l'un des plus célèbres jazzmen d'après la première guerre mondiale, et de Jimson, un batteur martiniquais des années folles.

Mais la réponse nous est sans doute apportée par Carlos Leresche, qui fut directeur artistique de Tino Rossi pendant 10 ans ; dans une interview par Philippe Rouillé[39], M. Leresche rapporte ce que lui a dit un jour Tino Rossi : plutôt que celle de Fredo Gardoni, la tête du jazzman blanc est un compromis entre le visage de Tino Rossi (son front et ses yeux) et celui de Maurice Chevalier (son menton et ses lèvres) ; l'automate accordéoniste serait donc « Tino Chevalier », comme Tino Rossi l'a lui-même baptisé !


« Tino Chevalier » et sa ressemblance avec Tino Rossi et Maurice Chevalier.

Un Accordéo-Boy se vendait alors 8 500 F, ou se louait 350 F par mois[40]. Dans les années 50, on pouvait encore voir un Accordéo-Boy au dancing « La Gaîté », à Cimiez[41]. Jean Nallino avait recouvert l'automate d'un canotier, pour accentuer encore la ressemblance avec Maurice Chevalier.

“ L’ACCORDÉO – JAZZ ”

remplace un ORCHESTRE D’ACCORDÉONISTES

L’ACCORDÉO-JAZZ fonctionne avec des rouleaux perforés à trois et quatre airs, enregistrés électriquement par les meilleurs accordéonistes de Paris.

L’ACCORDÉO-JAZZ assure par la mise en marche à pièces de monnaie, un rapport journalier qui rembourse rapidement le prix d’achat de l’appareil.

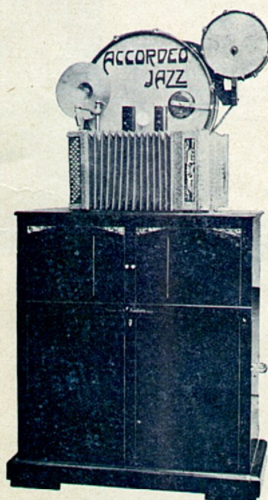
Le jeu est rythmé et nuancé. Les variations et le jeu humain de l’ACCORDÉON sont merveilleusement rendus. C’est l’instrument préféré des danseurs.

Les accordéons sont mobiles et jouent en pleine liberté, comme s’ils étaient actionnés par des accordéonistes.

La batterie de JAZZ est composée d’une GROSSE CAISSE GRAND MODÈLE, TAMBOUR ET WOODS BLOCKS.

FONCTIONNEMENT (Breveté S.G.D.G.)

Une robuste soufflerie, entrainée par un moteur électrique donne le vent à l’Accordéon (Préciser la nature du courant à la commande).



ACCORDÉO - JAZZ modèle 0
à 1 accordéon

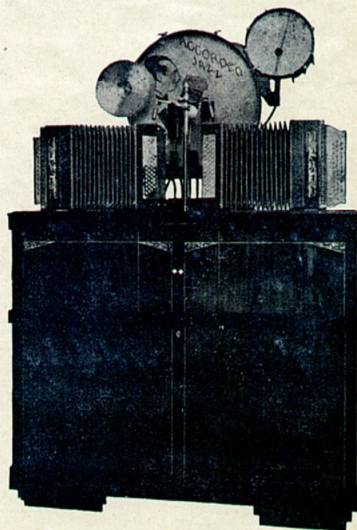
Mensuellement paraissent toutes les nouveautés à succès et tous les airs spéciaux d’accordéon.

Sur demande, reprise en compte de vieux appareils

Boite à monnaie à une ou plusieurs pièces de 0 fr. 25.

Facilités de paiement.

Sur commande, entrainement de la soufflerie par manivelle à main.



ACCORDÉO-JAZZ à DEUX ACCORDÉONS

Dimensions	Mod. 0		Mod. à 2 Accord.
Hauteur du meuble avec Batterie	2 m. 36	—	2 m. 36
» » sans Batterie	1 m. 36	—	1 m. 36
Largeur	1 m. 10	—	1 m. 51
Profondeur	0 m. 55	—	0 m. 69
Poids (environ) emballé	300 kg.	—	400 kg.

Fabrication de la Marque “AMELOTTI” Médaille d’Or

GASTAUD ET RAIBAUT (Téléph. 50-24), 3, Boulevard de la Madeleine - NICE

Représentant Régional :

IMP. DE L’ECLAIREUR-NICE

Publicité pour l’Accordéo-Jazz.



Accordéo-Jazz à deux accordéons.
Ce type d'instrument, à la finition très soignée, se rencontrait dans les maisons closes.



Accordéo-Boy à un automate, marque « Veuve Amelotti », construction Gastaud et Raibaut.



Accordéo-Boy à deux automates, marque « Pneuma Accordéon Jazz, J. Bodson à Paris ».
Construction Gastaud et Raibaut. Les automates seraient à l'effigie de Tino Chevalier et Jimson.

Gastaud et Raibaut fabriquèrent aussi un exemplaire unique (prototype) parfaitement fonctionnel d'un « Piano Accordéo-Jazz », qui regroupait un piano à commande pneumatique, un accordéon et des percussions. Malgré son succès technique et musical, cet instrument n'eut pas de lendemain[42].



Piano Accordéo-Jazz, exemplaire unique, construction Gastaud et Raibaut.

À la fin des années 30, Gastaud et Raibaut tentèrent une reconversion dans les jeux de cafés, à monnayeurs (billards, Aéro-Golfs, machines à lots). La crise économique de 1936 puis la seconde guerre mondiale balayèrent la manufacture de la Madeleine. Gastaud et Raibaut finirent par fabriquer des meubles de cuisine sous la marque « Culina ».

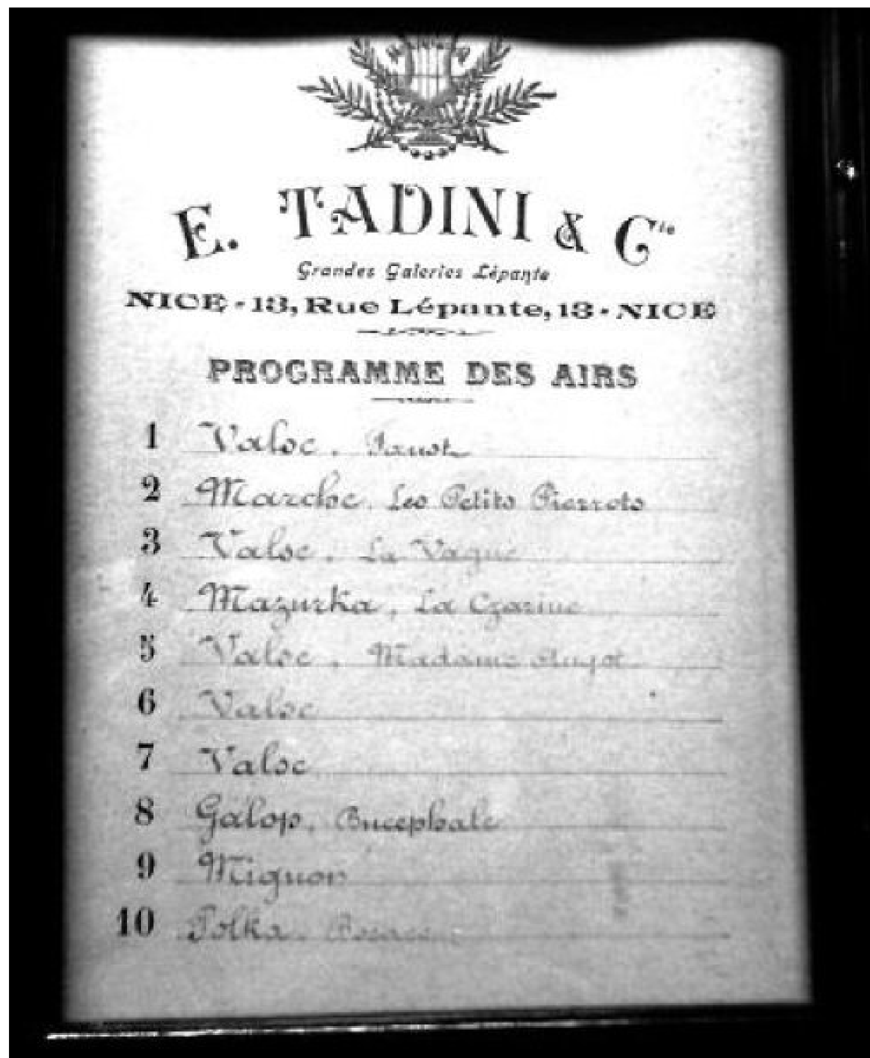
3. Émile Tadini

Émile Tadini crée une manufacture de pianos automatiques en 1903, rue Ségurane. En 1905, cette manufacture est installée rue Assalit. En 1906, on la retrouve sous le nom de « Manufacture de Pianos Automatiques Tadini et Cie » au 25 rue Arson et rue Beaumont. Les fréquents déménagements de cette manufacture suggèrent qu'elle fut de petite taille et sa production très limitée[43].

On ne connaît qu'un seul piano automatique Tadini. Il porte le numéro de série 1075 et, comme beaucoup de manufactures commençaient leur numérotation à 1000, il doit être le 75ème fabriqué par Tadini. Il a fait l'objet d'une restauration en 2013 par Gérard Decoret :



Piano automatique Tadini.



E. TADINI & Cie
Grandes Galeries Lépante
NICE - 13, Rue Lépante, 13 - NICE

PROGRAMME DES AIRS

1 Valse, Faust
2 Marche, Les Petits Pierrots
3 Valse, La Vague
4 Mazurka, La Czarine
5 Valse, Madame Angot
6 Valse
7 Valse
8 Galop, Bucephale
9 Mignon
10 Polka, [illegible]

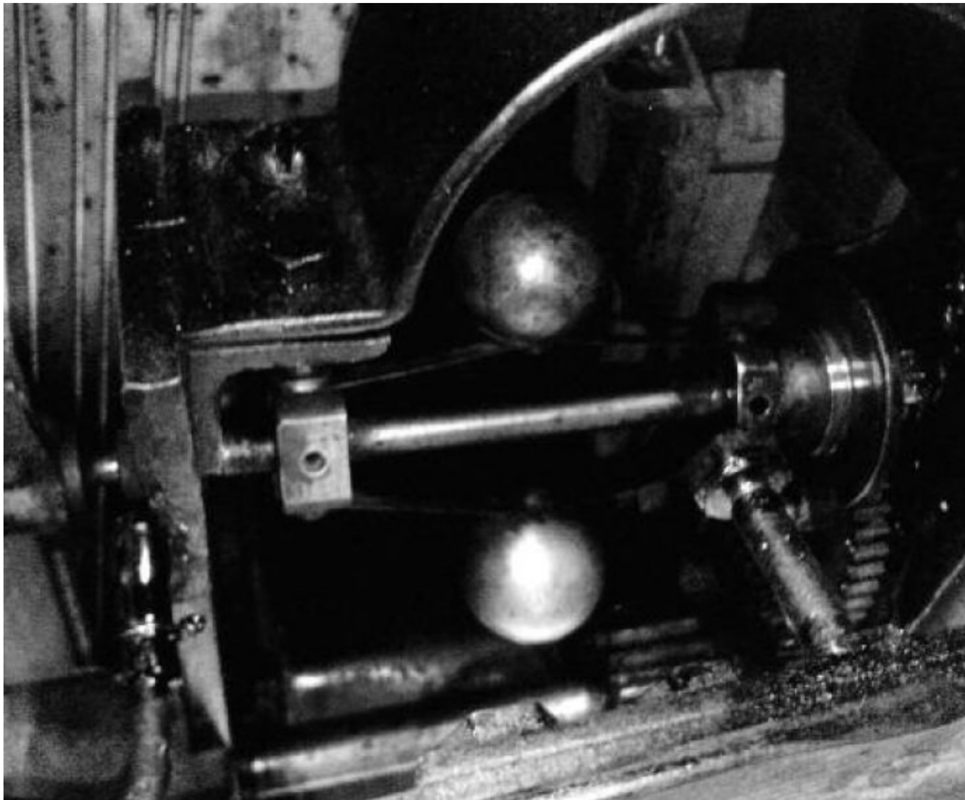
Programme des airs du piano automatique Tadini.



Cylindre clouté avec étiquette E. Tadini & Cie.

Ce piano comporte trois originalités :

- La disposition de son moteur à ressort, à l'horizontale.
- Beaucoup de notes à cordes multiples, typique des pianos automatiques à l'italienne.
- Une sourdine en feutre sur les basses.



Disposition horizontale du moteur à ressort.



Vue de l’intérieur du piano Tadini.


Vue de l'intérieur, détail sur les notes à cordes multiples et la sourdine.

(Voir l'article publié par Gérard Decoret dans le N°86 de la revue Musiques Mécaniques Vivantes)

En 1906, Tadini vend sa manufacture à Jules Piano. En 1907 et 1908, il est associé à Jules Guérin, facteur de pianos à Marseille.

De 1909 à 1911 il est associé avec Joseph Nallino. En 1914, il est installé rue Cassini. Après la première guerre mondiale, il épouse une fille de Florent Nallino, veuve de guerre. Dans l'entre-deux-guerres, il continue à travailler pour les manufactures niçoises de pianos automatiques, fournissant des compositions et marquant des cylindres. Au début des années 40, il est encore inscrit dans les annuaires professionnels en tant que compositeur.

Comme on le voit, Émile Tadini fut très inconstant en affaires ! Ce n'était pas sa spécialité : il fut un véritable génie musical. Compositeur, arrangeur, il se spécialisa dans l'adaptation des airs de musique aux pianos automatiques, art dans lequel il fut le maître. Bon nombre de ses compositions n'ont jamais été notées.

Sa mémoire musicale était extraordinaire : il n'avait qu'à jeter quelques notes de musique sur une portée pour en faire une danse, créer la partie chant, les basses, l'accompagnement, le contre-chant et les percussions. Il marquait ensuite les cylindres de pianos automatiques de mémoire, et pouvait marquer deux cylindres par jour, allant quatre fois plus vite qu'un marqueur expérimenté. Lors de l'apparition des Accordéo-Jazz, il acheta une perforeuse et réalisa environ deux cents rouleaux à quatre danses, qui comptent parmi les meilleurs produits pour cet instrument.

Ce sont sans doute ses qualités musicales qui lui valurent d'être associé à Nallino ou à Guérin. Les manufactures essayaient de s'attacher sa personne, voire son exclusivité, tant il était difficile de se passer de lui. Il laissa une forte empreinte dans la musique mécanique niçoise.



Émile Tadini.

4. Jules Piano

C'est en 1906 que Jules Piano[44] achète à Tadini la manufacture au coin des rues Arson et Beaumont. Jusqu'en 1908, il se présente comme successeur de Tadini et Cie. En octobre 1910, Émile Tadini et Charles Nallino lui cèdent un terrain au boulevard de Riquier, jouxtant sa manufacture. La vente prend la forme d'une cession d'un fonds de commerce[45] de pianos automatiques.

Jules Piano peut alors construire une nouvelle manufacture, allant de la rue Arson au boulevard de Riquier (à l'emplacement actuel de la mairie annexe de la rue Beaumont). Dès 1911, il peut ainsi se proclamer « Successeur de Tadini et Nallino », alors même que la manufacture Tadini et Nallino exerce son activité à quelques centaines de mètres, ce qui était finalement le but de son arrangement avec Émile Tadini et Charles Nallino !

NOUVEAUTÉ

L'"UNIC JAZZ-BAND"

DÉPOSÉ

Grosse-Caisse
Tambour
Cymbales
Cymbalettes
Grelots
Wood-Block
Coow-Bells

Fonctionnant avec moteur à ressort, ou moteur électrique ou avec les deux moteurs accouplés (Système J. P. déposé)

CYLINDRE Interchangeable

Hauteur 2m 30

Largeur 1m 28

Profondeur 0m 75

Jeu de lumière en supplément

TOUTES DANSES MODERNES

DIX AIRS

PROGRAMME AU CHOIX DU CLIENT

Publicité pour l'Unic Jazz-Band, un des modèles de Jules Piano.

En 1910, il dépose un premier brevet[46] d'invention pour une « mécanique de piano à commande par cartons perforés, pouvant être actionnée par une force quelconque et notamment un moteur à ressort », suivi en 1911 d'un second[47] pour une « mécanique métallique pour pianos à cylindres ». En 1920, enfin, il dépose[48] un modèle de « moteur à ressort spiral pour piano automatique ». Des modèles analogues étaient en service depuis bien des années (voir, par exemple, le catalogue Nallino de 1909).

Les meubles de tous ses instruments étaient de forme droite, en chêne massif ; sa gamme allait d'un modèle très répandu dans les cafés (parce que peu encombrant), « The Little », à 43 marteaux, jusqu'à un grand modèle à 80 marteaux équipé d'un orchestrion complet (grosse caisse, caisse claire, cymbale, triangle et xylophone). Rehaussé d'un imposant fronton, cet instrument, très mélodieux mais de très grande taille, trouvait sa place dans les salles de bal, où il assurait une animation musicale complète.



Modèle 80 marteaux, Jules Piano.

Un autre de ses modèles, très populaire, fut l'Unic Jazz-Band. En 1912, dans l'annuaire professionnel, une large annonce vantait les mérites de ses « pianos automatiques à cylindres interchangeables, orchestrions, pianos à cartons perforés, pianos players et électriques ».



Modèle Unic Jazz-Band, Jules Piano.

Jules Piano serait[49] à l'origine d'une expression argotique savoureuse : comme un « Jules Piano », qui les faisait danser, un souteneur distribuait des « danses » à ses filles les moins méritantes. Et, comme un « Jules Piano », un souteneur se trouvait toujours dans les bars ! C'est depuis qu'on appellerait un souteneur « un Jules ».

Dans les années 30, Jules Piano eut une obsession, celle de faire passer à 20 (au lieu de 10), le nombre d'airs joués par un piano automatique. Comme on ne pouvait clouter plus de dix airs sur un cylindre, il fit construire à grands frais, entouré d'une équipe d'ingénieurs, plusieurs prototypes à deux cylindres. Plusieurs mécanismes (escamotage par basculement, permutation par rotation…) furent essayés en vain. Il s'entêta dans cette voie sans issue, alors que l'emploi de cartons perforés et d'un mécanisme pneumatique avait résolu la question pour les pianolas et que lui-même avait breveté un mécanisme à cartons perforés, et y engloutit des fonds très importants en pure perte. Sa situation financière fragilisée, il fut contraint de fermer l'usine du boulevard de Riquier en 1935, et tenta de remonter une petite affaire en 1936, place Saint-Roch[50].

5. l'Éolienne Foray-Storace

C'est en 1912 que MM. Foray et B. Storace créent une manufacture de pianos automatiques et d'orgues, au 28 boulevard de Riquier[51]. La même année ils déposent la marque « Bijou Piano ». Il est probable que Foray et Storace aient eu des liens d'affaires avec Tadini, qui pourrait avoir été l'un des instigateurs de cette manufacture. En 1913, Foray et Storace ont de gros clients en région parisienne, comme M. Horvillers qui leur commande 8 pianos par mois. Un de leurs employés, Raymond Gramaglia[52] se rend même chez leur client pour un stage de formation. Leur manufacture se transforme alors en société anonyme, sous l'appellation de « Société des Anciens Établissements Foray & Storace », au capital de 250 000 F.

Leur activité ne résista pas à la Grande Guerre, Foray et Storace disparurent de l'annuaire professionnel. Après-guerre, en 1920, on retrouve leur société, appelée aussi « Maison Rastelli », avec son siège rue Fontaine-de-la-Ville. Elle s'annonce toujours comme fabricant de pianos automatiques et d'orgues.



Programme de piano « 80-Jazz » Foray-Storace.

Elle se développe très vite et ouvre une succursale Boulevard Édouard Scoffier. Son capital social est alors de 750 000 F, somme très importante pour l'époque. Son adresse télégraphique est « EOLIENNE – NICE », souvenir de l'ancienne fabrication d'orgues. Elle ne se présente plus, en effet, que comme une « manufacture de pianos automatiques perfectionnés », assurant aussi la location avec « échange des programmes assuré au gré des clients ». Son capital est porté en 1926 à un million de francs.



Action Foray & Storace, 1922.

MANUFACTURE DE PIANOS AUTOMATIQUES PERFECTIONNÉS
à cylindres interchangeables
MARCHANT AU MOYEN D'UNE PIÈCE DE MONNAIE

FORAY - STORACE (Société Anonyme)
Capital : UN MILLION de Francs
EXPORTATION DANS LE MONDE ENTIER

NICE — Boulevard Ed.-Scoffier et Rue Fontaine-de-la-Ville
Adresse Télégraphique : EOLIENNE-NICE - Téléphone : 65-46

LES PLUS SONORES
LES PLUS GRACIEUX
LES MEILLEURS :—:

Location de pianos automatiques avec échange de programme assuré au gré du client

Annonce Foray-Storace, annuaire professionnel de 1926.

Les pianos automatiques Foray-Storace étaient à l'origine exclusivement à meuble ventru, épousant les formes du cylindre. Avec l'évolution du goût de la clientèle, préférant les meubles droits de forme « armoire », ils furent modifiés par ajout de panneaux droits. À la jonction des panneaux et de l'ancien meuble, une peinture martelée, réalisée par tamponnage avec une éponge, dissimulait cette discontinuité. La décoration se caractérisait par des dessins de fleurs pyrogravées sur fond doré. Les modèles les plus populaires étaient des 46 et des 51 marteaux. Leur construction était organisée de manière industrielle.

Comme pour la « Veuve Amelotti », des « Foray-Storace » se dissimulent souvent derrière les marques de leurs revendeurs : Sainte Cécile à Valence, Berlioz à Annecy, Vuarin au Puy, Angel Racca à Gaillard…

L'usine et le magasin apparaissent encore dans l'annuaire professionnel de 1936 ; en 1937, année de leur fermeture, Armand Nallino racheta le stock restant, 5 à 6 instruments, pour son parc locatif.



Piano automatique 51 marteaux, marque « A. Racca », construction Storay-Forace.

6. Les Établissements Oreste

De 1926 à 1936, ces établissements construisirent des orchestrions pneumatiques et électriques, au 41 boulevard de Riquier.

Assez semblables, de prime abord, aux Accordéo-Jazz Amelotti, ils s'en distinguaient essentiellement par deux points : le mécanisme pneumatique était inversé (flûte de Pan à surpression) ; les sons étaient produits par des soupapes et des lames installées sur un sommier, dans la partie inférieure du meuble. L'accordéon, que l'on voit en face avant sur certains modèles, était factice.



Orchestrion pneumatique Oreste, à décor de Pierrot et Colombine.



Orchestrion pneumatique marque « Louis Cecovi », construction Oreste.

7. Sous-traitants et marchands

Le panorama ne serait pas complet, sans évoquer la liste des sous-traitants, marchands, représentants de firmes qui, outre les six manufactures évoquées, contribuèrent à l'essor de la musique mécanique à Nice.

On retiendra essentiellement 2 sous-traitants :

Joseph Giordan : dans sa fonderie, installée au bas de la Grande Corniche, il fabriquait les pièces de fonderie des mécanismes, qu'il livrait en particulier à son beau-frère Joseph Nallino.
Perron et Poligne : associés dans une forge, 6 bis rue de la Gendarmerie, ils fournissaient les moteurs à ressort spiral pour pianos automatiques. Ils s'étaient à ce point spécialisés dans ce produit, qu'en 1920 ils font paraître leur annonce à la rubrique « fabricants de pianos automatiques » de l'annuaire professionnel !

Marchands, représentants[53] :

Florent Nallino : frère de Joseph Nallino, « marchand d'orgues de barbarie », installé à partir de 1884 au 3 rue de Villefranche (actuelle rue Bonaparte), en face de la première manufacture de Joseph. À partir de 1913, c'est son neveu Jean Céruti qui lui succède.
E. Poirier : agent général des pianos mécaniques Dufayel de Paris, au 13 boulevard Gambetta, de 1911 à 1926.
M. Pécheral : représentant d'une société anglaise de pianolas, The Aeolian C° L[d], au 60 rue Gioffredo, de 1911 à 1926.
Jean Céruti : successeur de Florent Nallino, de 1913 à 1932.
Léonce Fobis : pianos automatiques, au 6 descente Crotti, de 1920 à 1928.
Streito et Milanesio : en 1920, rue Édouard Scoffier (même adresse que Foray-Storace).
J. Golaz : pianos automatiques, au 30 avenue Malausséna, de 1924 à 1928.
Ch. Verceletti : pianos automatiques (pneumatiques), au 11 rue Marceau, de 1930 à 1936.
Établissements Nova : loueurs d'Accordéo-Boys, 26 rue Pertinax.



Piano marque « Sorepel Pollet », construction Nallino.

Conclusion

Cette étude a permis de faire revivre une époque révolue. De 1872 à 1936, six manufactures d'instruments mécaniques de musique, une dizaine de marchands et représentants, des sous-traitants, ont mis leurs compétences au service des bals populaires, des cafés, des guinguettes.

Pendant trois quarts de siècle, la musique des pianos automatiques, des Accordéo-Jazz, des Accordéo-Boys et des orchestrions fabriqués à Nice a fait danser, à Nice certes, mais aussi dans la France entière et dans de nombreux pays d'Europe.

Résister à la première guerre mondiale, à la crise de 1936, à la seconde guerre mondiale et à l'apparition de nouvelles technologies comme les juke-boxes était une gageure… impossible à emporter ! A Nice, comme ailleurs en France ou à l'étranger, la musique mécanique n'a pu résister à cet enchaînement d'obstacles. Seule l'exploitation de parc locatif a permis à cette musique de subsister, jusque vers le milieu des années 60.

Un heureux relais a été assuré par les collectionneurs, puis les musées, qui ont su voir dans ces instruments le capital d'histoire, de création et d'émotion qu'ils représentaient.

Parmi les points abordés dans cet article, nombre mériteraient un approfondissement. Les aspects techniques ont été abordés pour les pianos automatiques ; le détail des opérations de cloutage, les méthodes et outillages, s'ils ont été recueillis[54] n'ont pas été publiés ici, leur contenu étant trop précis pour intéresser un public non spécialisé. Ils le seront peut-être un jour dans une revue adéquate, consacrée exclusivement à la musique mécanique. Les aspects techniques n'ont, par contre, pas été traités pour les instruments pneumatiques.

Le contenu musical et les difficultés d'adaptation des morceaux de musique aux instruments mécaniques ont été évoqués. Il y a, dans ce domaine, une grande urgence à lancer une étude d'envergure : comme on l'a vu, nombre de compositions étaient spécifiques aux instruments, non notées ; l'adaptation nécessitait toujours un effort créatif. Ainsi, une part importante de notre patrimoine musical n'est représentée que sur des cylindres cloutés et des cartons perforés. Le temps passant, le nombre d'instruments en état de fonctionner ne cesse de diminuer… Une campagne d'enregistrement systématique, auprès des collectionneurs et des musées, avec une qualité professionnelle et une numérisation, permettrait seule de sauver ce patrimoine menacé.

Cette campagne d'enregistrement s'accompagnerait, en parallèle, de la photographie des instruments, du relevé de leurs caractéristiques. On ne peut que rester émerveillé par la diversité des styles, la richesse des décorations : de simples artisans ont parfois porté les meubles des instruments au niveau de l'œuvre d'art.

La musique mécanique est représentée dans les musées niçois. Le Musée Masséna, dont la vocation est de recueillir les témoignages de l'art et de l'histoire locaux, possède un petit[55] piano automatique « Veuve Amelotti », apparemment complet, provenant sans doute de la collection Chapsal ; quelques cylindres cloutés et un moteur à ressort de pianos automatiques, dons de la famille Nallino ; un piano automatique Nallino, don des familles Nallino et Zazzeri. La ville de Nice a par ailleurs acquis, en 1997, un second piano automatique « Veuve Amelotti » et a recueilli en dépôt en 2019 un piano automatique[56] Nallino de marque « PIANO NICÆA », celui-là même qui joue « Nissa La Bella ».

Il n’est pas encore trop tard pour créer une collection d’envergure d’instruments mécaniques : à Nice même, dans l’arrière-pays, des restaurateurs ou des propriétaires de dancings possèdent toujours des instruments Nallino, Veuve Amelotti ou Jules Piano. À travers les petites annonces de revues spécialisées dans la musique mécanique, à travers les ventes aux enchères, on peut encore acquérir des instruments. Lançons ici un appel à nos élus, et souhaitons qu’à l’instar de ceux du Conseil Général de Savoie, qui achetèrent la collection Champlong pour le Musée Savoisien, ils se mobilisent pour que Nice dispose, un jour prochain, d’un musée dédié à la musique mécanique.



Piano marque « Piano Nicæa », manufacture Nallino.

Crédit des illustrations :

Musée Savoisien, Chambéry ; Europeana.eu ; Collection Marc Fournier ; Collection Gramaglia ; Collection Nallino.

Bibliographie :

« Pianos mécaniques... Pianos automatiques (Pianos Tadini) », Gérard Decoret, Musiques Mécaniques Vivantes (revue de l'Association des Amis des Instruments et de la Musique Mécanique), N° 86, 2e trimestre 2013.

« Point d'orgue à manivelle exceptionnel à Villars-sur-Var », Michel Bourrier et Colette Bourrier-Reynaud, Association culturelle Lou Savel, 2011.

« Trois siècles de facture instrumentale à Nice », catalogue de l'exposition tenue au Palais Lascaris, 13/06 au 31/10/2009.

« Il Piano a cilindro. Alla riscoperta di un'eredità musicale dimenticata », Antonio Latanza, ARACNE editrice srl, Rome, 2009.

« La musique mécanique à Nice. Pianos automatiques, automates et orchestrions », Michel Nallino, Nice Historique N° 475, 2001.

« Description du CD et des instruments », Musiques Mécaniques Vivantes (revue de l'Association des Amis des Instruments et de la Musique Mécanique), 25e Anniversaire, N° 34, 2e trimestre 2000.

« La manufacture de pianos automatiques Nallino », par Michel Nallino, Musiques Mécaniques Vivantes, N° 27, 1998.

« Patrimoine, le dernier piano mécanique des Nallino », par Jean-Marie Fiorucci, Nice-Matin du 8/02/96.

« Musique : renaissance », par Jean Maguet, Nice-Matin du 18/02/91.

« Musiques Mécaniques », Musée Savoisien, Chambéry, catalogue de l'exposition du 1/12/88 au 1/03/89.

« Lu piano de Nallino », par Jorgi Tasso, Le Sourgentin, septembre – octobre 1987.

« Le piano mécanique lance ses airs comme un pont sur le passé : c'était la gambille de grand-papa », L'Espoir du 24/03/82.

« À propos de Joseph Nallino », par G. Decoret, Musiques Mécaniques Vivantes, 1982.

« Un siècle à l'autre, Joseph Nallino », Nice-Matin du 4/04/1980 et Musiques Mécaniques Vivantes N°12, 1981.

« Panne pour le piano mécanique du peintre », Nice-Matin du 28/07/74.

« Deux artisans perpétuent à Nice la tradition des pianos mécaniques », Le Provençal du 10/06/66.

« Une soirée chez Palmyre à Saint-Tropez avec le roi des pianos mécaniques », production Bertrand Dunoyer, disque 33 tours 1/2 petit format, BAM 1956. Enregistrement d'un piano mécanique Jules Piano avec cylindre Armand Nallino.

Notes :

[1] Commentaire par Gérard Jarlot, au dos de la pochette du disque « Une soirée chez Palmyre à Saint-Tropez avec le roi des pianos mécaniques ».

[2] Ce n'est qu'en ouvrant l'instrument que l'on trouve, en général, la marque du constructeur sur la table d'harmonie ou sur le mécanisme.

[3] Comme en témoignent, pour Amelotti et Foray-Storace, les instruments de la collection du Musée Savoisien, à Chambéry.

[4] Ceci ne doit pas nous surprendre : à l'ère des télécommunications, les marques ont une notoriété nationale ou internationale. Au XIX[e] siècle, et au début du XX[e], on connaît le revendeur local, avec qui l'on a des relations directes, et non pas le lointain fabricant !

[5] Cette immigration a inspiré de nombreux auteurs, comme Max Gallo (La Baie des Anges) ou Alfred Hart (La porte Fausse).

[6] Mon arrière-grand-père.

[7] Cette manufacture a existé sous les noms suivants : Joseph Nallino, de 1872 à 1908 ; Tadini et Nallino, de 1909 à 1911 ; Société Niçoise de Pianos Automatiques, de 1911 à 1914 ; Nallino Père et Fils, de 1918 à 1923 ; Nallino Frères, de 1924 à 1937 ; Armand Nallino, à partir de 1937.

[8] Archives d'État, Cuneo, Piémont.

[9] Dans les *Bersaglieri*, troupe d'élite alpine.

[10] Il s'agit de la première manufacture de pianos automatiques créée en France. Son adresse originelle fut le 20, rue de Villefranche, avant que la rue de Villefranche ne soit rebaptisée en rue Bonaparte et renumérotée.

[11] Joseph s'acquittera de ce devoir d'entraide, prêtant à Nicoletti, fondateur de l'entreprise de BTP, de quoi acheter son premier cheval et sa première charrette, avec laquelle il transportait des matériaux du Var vers Nice.

[12] Une inscription « Manufacture de pianos automatiques Nallino » était encore visible au-dessus du porche d'entrée du 263, Boulevard du Mont-Boron (qui a lui aussi été renuméroté) jusque dans les années 1970.

[13] Brevet N° 398-051 (INPI – XVII – 4).

[14] Émile Jean Tadini, né à Calvenzano (Italie) le 29/08/1867 ; décédé à Nice le 16/12/1960. Après la première guerre mondiale, il épouse une fille de Florent Nallino, veuve du Capitaine Fontanille, mort au combat. Voir le chapitre qui lui est consacré.

[15] Déformation phonétique des orgues de « Barbieri », du nom de leur inventeur.

[16] La richesse musicale, proverbiale, des pianos de Joseph est à l'origine d'une expression dialectale : de quelqu'un de très malin, qui a « plus d'une corde à son arc », on dit à Nice qu'il « *A mai de nota que lou piano de Nallino* ».

[17] Plus tard, lors de l'apparition de la motorisation électrique, le terme « automatique » sera réservé aux pianos à moteurs électriques, et ceux à moteur à ressort seront relégués au rang de « mécanique » ! Ceci explique l'emploi actuel, indifféremment, de piano mécanique ou piano automatique.

[18] Alfred Hart, « La Porte Fausse », Éditions Maren Sell, 1986.

[19] La description du cloutage par A. Hart est exacte, à un détail près : la méthode du « guide en carton » ne fut jamais employée par la manufacture Nallino. Elle aurait en effet nécessité une très grande précision sur le diamètre du cylindre, ainsi qu'un carton très stable dimensionnellement. Sans cela, elle conduit à accumuler toute l'erreur due à la dispersion de diamètre sur les dernières notes. Un « marqueur » utilisait un outillage de repère angulaire, genre de rapporteur fixé sur la vis sans fin, pour positionner chaque clou en rotation et une échelle de notes pour le positionner longitudinalement. L'ouvrier chargé du cloutage suivait les marques ainsi faites directement sur le bois du cylindre.

[20] Il faut multiplier les prix 1909 en FF par environ 4,4 pour avoir une idée de ce qu'ils représenteraient en 2019, en euros, à pouvoir d'achat constant. La gamme s'échelonnait ainsi de 5 700 à 10 600 €).

[21] Pierre-Henri Pierre, dit Pierre-Pierre, né à Nice le 23/04/1878 ; décédé à Nice le 25/11/1970. Initialement professeur de flûte, c'est à l'instigation de son beau-frère, Charles Nallino, qu'il composa des airs de danse pour pianos automatiques.

[22] Ceci avait un avantage supplémentaire : ne pas avoir à payer de droits d'auteur à l'EDIFO, ancêtre de la SACEM !

[23] Armand sera incorporé dans un premier temps dans l'infanterie. Sa connaissance du travail du bois et du fer lui vaudra ensuite d'être un des premiers mécaniciens de l'Armée de l'Air et de travailler à l'entretien de ces drôles de machines que furent les avions de la Grande Guerre.

[24] Joseph était le respecté patriarche d'une véritable tribu de 23 enfants. Tous les garçons se prénommaient Charles, seul l'aîné l'employait comme prénom usuel.

[25] Brevet N° 567.128 (INPI – XVII – 4), Lyon.

[26] Ce piano a été livré avec deux cylindres cloutés différents. Il a été restauré en 1962 par Armand Nallino, qui a remplacé l'un des deux cylindres. Il fait partie aujourd'hui d'une collection privée et a fait l'objet d'une deuxième restauration en 2009.

[27] Étienne et Jean n'acceptent plus l'autorité de Charles, l'aîné, et vont désormais collaborer avec Jules Piano.

[28] Clown célèbre d'avant la seconde guerre mondiale, qui possédait son propre cirque. Son numéro le plus fameux était celui du « Saut de Chaise ».

[29] C'est Pierre Nallino, le frère de Gaspard, qui ira la chercher et la ramènera de Paris.

[30] Avec cet extraordinaire slogan publicitaire : « La semelle en peuplier, la semelle qui peut plier » !

[31] Armand est donc en grande partie responsable de la forte cote dont jouissent ces instruments sur le marché de l'antiquité !

[32] Les plus belles pièces de sa collection se trouvent aujourd'hui au Japon, au musée « Kawaguchi-Ko Music Forest », au pied du Mont Fuji.

[33] Pianos mus par un mécanisme pneumatique, jouant des airs à partir de rouleaux de papier perforés.

[34] Mme Barale conservait, dans son « restaurant-musée » de la rue Beaumont, quatre pianos automatiques Nallino et trois Jules Piano en état de marche. À la fin des repas, elle distribuait à ses hôtes les paroles de « Nissa La Bella », et les faisait chanter en les accompagnant avec le seul piano automatique à jouer cet hommage immortel à la cité de Nice !

[35] Initialement composée en sérénade par Menica Rondelly, Armand en fait une barcarolle, au rythme scandé, plus dansant : le piano automatique est un instrument de bal.

[36] La marque EGER fut aussi utilisée pour les pianos droits, fabriqués de même au boulevard de la Madeleine.

[37] La musicalité des Accordéo-Boys à deux automates est moindre que celle de la version originale à un seul automate : le Forte n'y est utilisé qu'en attaque de note, alors que pour les modèles Veuve Amelotti, le Forte, le Medium et le Piano sont utilisés tout au long du morceau. De plus, l'animation des doigts, par cames, à vitesse constante, est moins naturelle. Bien qu'extérieurement semblables, les 2 instruments sont en fait très différents, l'un fonctionnant à dépression et l'autre à surpression. Leurs rouleaux perforés sont incompatibles. Merci à Marc Fournier, qui restaura plusieurs « Accordéo-Boys » et « Pneuma Accordéon-Jazz » pour ces détails.

[38] Musiques Mécaniques vivantes, 2e trimestre 2000.

[39] Musiques Mécaniques vivantes, 3e trimestre 2002.

[40] Soit approximativement 5 600 € à la vente ou 210 € par mois à la location, en 2019, à pouvoir d'achat constant. Leur cote actuelle, du fait de leur rareté, est d'environ 50 à 60 000 € pour un Accordéo-Boy simple, et 65 à 75 000 € pour un Accordéo-Boy à deux automates, en état de marche ! Mais il faut d'abord convaincre un collectionneur de se séparer de son trésor…

[41] C'était alors un sujet de sortie dominicale, en famille, et une grande curiosité que cet automate. On venait de fort loin pour l'entendre… et le voir !

[42] On ne connaît qu'un autre instrument analogue en France, le Piano-Accordéon de Seybold, en Alsace, construit vers 1930. À son chant du cygne, la musique mécanique atteignait la perfection !

[43] S'il est certain que cette manufacture a existé, elle a en revanche produit fort peu de pianos mécaniques.

[44] Son nom était à l'origine Jules Piana. Devant le succès de son activité, il fit changer légalement son nom en Jules Piano.

[45] Qui n'a probablement jamais existé.

[46] Brevet N° 430-094 (INPI – XVII – 4).

[47] Brevet N° 421-090 (INPI – XVII – 4).

[48] Modèle déposé N°7164 (INPI – marques et modèles déposés).

[49] Anecdote rapportée par Alain Vian dans le catalogue de l'exposition du Trianon – Bagatelle de 1980. Mais faut-il y croire ?

[50] Son fils fut maire de Fox-Amphoux, dans le Var, où ses descendants habitent toujours.

[51] On notera la concentration des manufactures d'instruments automatiques dans le quartier de Riquier : Nallino, au bas du boulevard du Mont-Boron ; Tadini, puis Jules Piano, rue Beaumont et boulevard de Riquier ; Foray-Storace au boulevard de Riquier puis rue Fontaine-de-la ville ; Oreste au boulevard de Riquier !

[52] La famille Gramaglia habite aujourd'hui Monaco, elle est bien connue dans le domaine de l'assurance.

[53] Cette étude, basée sur les annonces des annuaires professionnels, s'arrête en 1936.

[54] Témoignage de Gaspard Nallino.

[55] 46 marteaux, dont 38 cordes et 8 clochettes.

[56] 58 marteaux, caisse claire, castagnettes et triangle.